

Jour 1 : La pauvreté, matière brute

22 mars 2013

15:25

Filmer sans argent / No sous : En s'appuyant sur l'expérience des quelques films qu'il a réalisés et sur divers documents et fichiers téléchargés – par exemple des jpg, des pdf, des mp4 de glissades, de gamelles ou de directives européennes – Olivier Bosson tentera de faire un petit tour complet d'un fantasme qui a la vie dure.

Suivi de la projection de 200 %, long métrage (2012, 80 mn) en coréalisation avec Nicolas Boone.

Filming without money / No sous

Relying on the experience of a few films he has directed, as well as various documents and downloaded files – for instance jpg, pdf, mp4 of slitherings, or falls, or european directives –, Olivier Bosson will try and go the (little but complete) rounds of this everlasting fantasy.

Followed by the broadcasting of 200 %, full-length film (2012, 80'), co-realised with Nicolas Boone.

FILMER SANS ARGENT / NO SOUS

OLIVIER BOSSON / FR

Artiste, réalisateur et performeur, formé au Fresnoy, il concurrence les médias comme Universal ou Bouygues Telecom, par des œuvres plus cheap, mais peut-être plus curieuses de la vie. « Il semble que nous n'ayons pas tous la même expérience du monde. » Ses films ont été montrés à Londres, Paris, Metz, Lyon, Tübingen-Stuttgart, Lausanne, Split, Friesland, etc.

<http://olivierbosson.free.fr/bio.html>

www.facebook.com/forumdesreves

Bonjour,

Avant de commencer j'aimerais vous montrer un petit film que j'ai réalisé il y a quelques années, et qui m'a semblé tout à fait en lien avec Design Poverty Fiction : « I love towns ». Plus précisément, il est en lien avec chacun des trois mots du titre de ce festival.

Design = ce film est une petite Histoire des Modèles.

Poverty = c'est vraiment fait avec peu de moyens : on a tourné à l'arrache dans un magasin qui nous a fourni le décor, et vous verrez, à la fin, on était au rayon caméra, et on a carrément filmé avec la caméra du magasin, le modèle d'exposition.

Fiction = parce que c'est faux, et que si on tourne avec la caméra de Darty, en réalité, c'est pas vraiment par nécessité. C'est par choix.



Ce morceau est tiré d'un album, *Le 17 à 17h*, qui est un DVD, Quand j'ai commencé à faire des films le support DVD venait d'arriver et ça ouvrait des possibilités, notamment, on n'était plus obligé de faire un film linéaire, une grande ligne continue, on pouvait faire des morceaux de films, comme en musique.

C'est pourquoi au lieu de faire un opéra d'1h30, j'ai fait deux « albums », dont celui-ci, *Le 17, à 17h*, sur lequel il y a des morceaux de vidéos comme il y a des morceaux de musique sur un album ou des poèmes dans un recueil de poésie. Comme vous savez, on fait souvent des films non pas seul, mais à plusieurs. Ces albums étaient réalisés avec des amis, comme ici avec Marie Rousset. Petit à petit, je me suis mis à travailler avec plus de gens, plus d'amis, et j'ai fait notamment deux films qui ont impliqué, pour le coup, beaucoup plus de monde : il y a *200 %*, qui va être projeté tout à l'heure et dont je vais vous parler, que j'ai réalisé avec Nicolas Boone. Nous avons travaillé avec 300 personnes dans la banlieue de Lyon, et j'ai également réalisé un autre film qui s'appelle *Le stop le soir* que j'ai fait un peu dans les mêmes conditions, mais en Dordogne, dans le Sud-Ouest de la France, avec une centaine de personnes et un invité, Frédéric Danos. Ce qui est assez différent quand on élargit le nombre d'amis et que l'on passe de 6 amis à 200, ou 300 amis, c'est qu'on ne fait pas la même chose. Je veux dire que le petit film que je vous ai montré, *Le 17 à 17h*, c'est un peu un essai. Ce n'est pas du documentaire, ce n'est pas de la fiction, c'est quelque chose qui permet d'essayer les choses. Mais quand on se met à travailler avec beaucoup, beaucoup de gens, l'endroit où on peut les rencontrer c'est la fiction, c'est-à-dire que c'est l'espace commun, c'est l'espace public, c'est le parc, c'est la rue, c'est la fiction. J'y reviendrai tout à l'heure.

La catégorie des « films fauchés » ou le syndrome Nollywood

Pour ce qui est de mon intervention, on m'a invité à intervenir ici sur le thème « Filming without money » que j'ai traduit par « Filmer sans argent ». « Filming without money »... quel programme ! me suis-je d'abord dit. Vous comprenez tous qu'il y a quelque chose de très héroïque dans cet intitulé. Un peu comme le fait de se

dire : « Vivons d'amour et d'eau fraîche, on est des Robin des Bois, on n'a pas d'argent, on le fait quand même ! » Enfin, tout le monde a connu, tôt ou tard dans sa vie, ce genre de situation et il est vrai que c'est assez enthousiasmant. D'un autre côté, c'est aussi tout à fait le contraire, parce que dès qu'on veut faire un film, il faut, en fait, avoir un peu d'argent : de mauvaises conditions de préparation et de tournage veulent souvent dire que pas mal d'éléments ratent, donc que l'on doit recommencer, et assez vite les gens s'épuisent, l'équipe se dispute, etc. Bref, il peut être vraiment horrible de filmer sans argent. À éviter. J'ai donc un avis un peu nuancé sur la question. Et moi-même qui fais des films et qui cherche à en faire, je passe pas mal de temps à essayer de trouver un peu d'argent pour justement pouvoir faire ces films. D'ailleurs j'ai une petite chose à vous demander s'il vous plaît : ce serait de ne raconter à personne que vous m'avez vu aujourd'hui en train de parler de filmer sans argent, parce que si je me mets à avoir la réputation d'être une sorte de spécialiste du filmer sans argent, ça ne va pas m'aider du tout. Je compte donc sur vous, on n'en parlera plus, vous écoutez cette conférence aujourd'hui et puis ce soir, vous oubliez, ok ?) Répondre à cette question de filmer sans argent c'est clairement répondre : ce n'est pas possible ! Enfin, ce n'est pas tenable. On peut le faire un peu, c'est peut-être plus facile qu'avant, mais ce n'est pas encore tout à fait envisageable.

Je vais donc vous parler un peu *de 200 %*, qu'on va voir tout à l'heure. C'est un film qui est entre dans la catégorie qu'on appelle en français : « les films fauchés », mais comme film fauché, il s'agit d'un long métrage avec 60 rôles principaux et à peu près 300 figurants. C'est un film d'1h20, donc vous voyez un peu le calibre. Et si c'est bien un film sans argent, cela signifie quand même qu'on avait un budget de plus de 30 000 euros, ce qui fait déjà une petite différence avec « sans argent », mais qui reste ou rentre dans la catégorie des films sans argent. De plus, au-delà de ces 30 000 euros, nous étions à Saint-Fons, accueillis par un centre d'art qui nous a aidé à trouver ce budget et dont la mairie payait la communication, nous payait un logement, et beaucoup de choses matérielles que l'on peut chiffrer à quelque chose comme 15 000 euros. On s'approche donc plutôt déjà de 50 000 euros. Je peux vous dire et vous serez d'accord, que pour une personne privée, la différence entre 0 et 50 000 euros est assez claire, visible, on voit tout de suite que ce n'est pas pareil. Cela dit, par rapport au monde des films, et du cinéma, avec cette taille de budget ce film est bien film sans argent. Certains d'entre vous doivent connaître Luc Moullet, qui fait des films avec des moyens assez réduits. Il se trouve qu'il a écrit un article sur *200 %*, article qu'il termine en disant que c'est un film qui a coûté moins de 10 000 euros. Je ne sais pas où il a été inventer cela, il est tombé dans le fantasme de Robin des Bois. C'est faux. Luc Moullet a raconté un mensonge. Plus précisément, je crois qu'on peut situer notre film dans une catégorie de films, qui sont les films de Nollywood. Nollywood est l'industrie du cinéma nigérian, qui produit une quantité de films énorme, tout à fait dans nos budgets. Les films, disons pour un long métrage d'à peu près une heure, ont des budgets qui vont de 15 000 à 50 000 euros. Ce sont en quelque sorte nos collègues. Le film que nous verrons tout à l'heure se situe donc dans les moyens du cinéma sud-saharien. Je vous laisse réfléchir au pourquoi du comment mais en fait c'est bien de cela qu'il s'agit.

Pour préciser ici, la manière de faire ce long métrage, je dirais que nous avons été assez efficaces. Nous avons tourné avec une petite équipe et en 11 jours. Par contre, nous avons beaucoup travaillé avec les gens sur place, avec tous nos acteurs, et il y avait un très grand nombre de bénévoles. Les gens ont bien fonctionné, bien réagi. On a « casté » nos 60 acteurs, puis répété avec eux. C'est à partir d'eux que nous avons travaillé, puisque le film était une sorte de grosse aventure humaine sur un quartier dans une banlieue. Dans la réalité cette préparation faisait vraiment événement, on le sentait. Les gens venaient nous apporter des choses – même des légumes –, faisaient des propositions : « Ma sœur, elle peut faire du maquillage, et ma cousine, elle est coiffeuse... elle viendra aussi. » Voilà, c'était ce genre d'ambiance où, à force de dire, ce qui était vrai aussi, qu'on n'avait pas d'argent et qu'on ne pouvait pas vraiment faire tout ce qu'on voulait, beaucoup de choses se sont passées. Les gens venaient en nombre avec beaucoup d'enthousiasme et ce fut une expérience je crois marquante pour le quartier.

La question des moyens ou de leur perte progressive

En même temps, soyons honnêtes, nous aurions quand même préféré avoir un peu plus d'argent pour travailler dans de meilleures conditions. Et si je ne me trompe pas, c'est le moment de ma conférence où je vais vous raconter une anecdote. Je vais donc vérifier mon papier. Ah non, ce n'est pas encore le moment. Parce que je voudrais profiter d'une petite chose et après je vous raconte l'anecdote. Vous avez tous entendu parler de cette histoire qui veut que le cinéma soit un art populaire. Je me suis en fait, aperçu, quand on filme avec des gens de la façon dont nous l'avons fait, et j'ai compris à force de travailler avec ces gens, qu'on pourrait penser alors de ce cinéma en train de se faire qu'il est populaire et qu'il le sera pour la diffusion. Eh bien non, ce qui est incroyable, c'est que cela donne cet art assez spécial des films : populaire pour la fabrication, parce qu'il s'agit d'un des premiers arts où l'on peut prendre à peu près n'importe qui, lui donner un rôle, lui dire « tu es acteur » et généralement, il y a de grandes chances que ça marche. Aux castings, on a pris tout le monde, c'est un signe. Enfin vous verrez ce que vous en pensez, mais c'est déjà un signe, il y a bien sûr des gens qui ont des rôles, d'autres qui sont figurants, etc., mais il reste néanmoins que l'on peut travailler de cette façon avec beaucoup de monde. Ce n'est pas rien de se dire qu'on *peut* ou qu'on *ne peut pas* travailler avec tout le monde. Je vais vous expliquer pourquoi, grâce à cette fameuse anecdote.

Nous étions donc avec notre tout petit budget et nous cherchions à avoir d'autres sommes pour avoir de meilleurs moyens, mieux travailler, créer une meilleure ambiance, et l'on nous conseille de faire une demande en France, au ministère de la Culture. La réponse dit : « Vous ne pouvez pas demander de subventions, et vous n'êtes pas éligibles, parce que vous n'avez pas de partenaire privé. » Ah ! Mauvaise nouvelle ! On espérait quand même un peu que ce serait possible. Je me dis alors que je vais appeler cette dame - en l'occurrence c'était une dame - la comptable de ce service, afin qu'elle m'explique cette histoire. Je téléphone : « Allo... Oui... Bonjour madame, donc je suis Olivier Bosson et je vous ai envoyé un projet pour un film 200 % que je fais avec Nicolas Boone... Oui voilà exactement... Hum voilà... Nous avons eu votre réponse mais... Bah oui... Si j'ai bien compris ce qui fait obstacle à notre candidature, c'est le fait que nous n'ayons pas de partenaire privé,

c'est ça... Oui... Enfin, en même temps, évidemment, pour un film en banlieue... vous comprendrez qu'aller demander à une banque, on s'est dit que ce n'était pas la peine... Voilà... Bah oui... Par contre, j'ai une petite idée, enfin je sais pas ce que vous en pensez, mais voyez-vous pour notre film, il se trouve qu'il y a plein, plein de gens qui nous aident : des garagistes, le fleuriste qui nous donne des fleurs, on a plein de bénévoles et je me disais quand même que l'on pourrait peut-être valoriser cette participation, voyez-vous ? Du temps, vous voyez, on pourrait le chiffrer, par exemple. On a 300 bénévoles qui travaillent chacun un jour, on met ça, je ne sais pas, à 150 euros la journée, fois 300, ça fait 45 000 euros, c'est pas mal comme... Ah bon ? Comment ça ? Interdit ? Du travail déguisé, ah bon ? L'URSSAF ? »

La quête de la non-perfection

J'ai compris à ce moment-là que ça ne marcherait jamais. Au moment où je passais ce coup de fil je ne connaissais pas en fait la situation : le cadre juridique. Je l'ai découvert à cette occasion et je voudrais vous en parler un petit peu. Je vais m'appuyer sur de nombreux textes qu'a écrits un certain Jean-Michel Lucas et qui a comme pseudo Doc Kasimir Bisou. C'est quelqu'un de vraiment très productif, il fait partie de ce genre de personnes qui mettent en ligne plein de pdf extrêmement bien faits, qui en 4 pages traitent un sujet. Bref, Jean-Michel Lucas ou Doc Kasimir Bisou a une trajectoire un peu particulière : il fut conseiller de Jack Lang pendant longtemps, puis ensuite directeur de la DRAC Aquitaine et il est maintenant professeur à l'université de Rennes II. Il regarde d'assez près les politiques culturelles, il a pas mal écrit sur le sujet, et je vous conseille vraiment d'aller le lire si cela vous intéresse car c'est vraiment bien. Voici où nous en sommes : en gros, depuis 2006, les Etats en Europe n'ont plus le droit d'avoir une politique culturelle — ce qui est quand même une nouvelle ! — car l'Europe a lancé, cette année-là, la « Directive Services » qui est le cadre juridique et légal dans lequel s'inscrivent toutes les activités humaines ; et toutes les activités humaines sont maintenant vues comme des biens et des services, à quelques exceptions près, exceptions dont ne font pas partie l'art et la culture, parce que l'art et la culture sont des loisirs et sont à ce titre classés dans la catégorie *Entertainment*. Ils font donc partie du domaine où s'applique la « Directive Services ». Or cette dernière propose une idée de l'homme qui consiste à dire, en gros : « Il faut que tout soit en concurrence pour le progrès humain. »

Je vous donne maintenant un exemple d'activité qui échappe à la « Directive Services » : c'est le sport amateur. Le sport amateur n'est pas soumis à la concurrence parce que le législateur européen considère que c'est une pratique à *caractère majoritairement social*. Ce n'est pas le cas pour la danse. Si on fait de la danse en amateur, ça n'est pas *majoritairement social*, c'est du loisir donc ça rentre dans la concurrence. Tandis qu'une course de vélo, non. Voilà qui témoigne d'un type d'intelligence qui me semble de mauvaise qualité. Mais c'est quand même le contexte dans lequel nous nous situons et qui nous pose un petit problème particulier, et là je peux revenir facilement à ces questions de pauvreté. En fait, du coup, quand on veut faire des films ou autre chose, on n'a même pas le droit d'avoir des subventions : c'est-à-dire que l'Etat n'a plus le droit d'aider. Il est coupé de cette

possibilité. C'est le phénomène connu de ces dernières années où on coupe les subventions, « on coupe les subventions », et ça crée de la pauvreté.



Vous voyez ici Doc Kasimir Bisou, charmant, comme tout le monde en général quand on sourit.

Or le problème de la pauvreté, c'est effectivement que quand on est pauvre, on ne peut pas faire les choses. Ce qui fait qu'au lieu de les faire, on ne les fait pas. Ce n'est pas plus compliqué que ça ! Mais en fait, si, c'est plus compliqué que ça, parce qu'on les fait quand même. Mais on les fait dans un contexte où « ça devient difficile ». « Ça devient difficile » de faire des choses veut dire que le contexte « Union européenne » et ses « Directives Services » ne souhaite pas spécialement par exemple que j'exerce mon activité. L'Union européenne est surtout favorable aux gros groupes d'Entertainment qui sont finalement mes concurrents. Et évidemment je suis un peu petit à côté.

Mais dans la logique de ce processus, ça glisse et on passe bientôt à un deuxième problème de la pauvreté. Le second problème avec la pauvreté étant que quand les subventions baissent, à un moment elles arrivent à 0 mais qu'il n'y a pas de raisons que ça s'arrête là. Dans une logique complète, on a tous appris à l'école que si on prend 10 et qu'on enlève 10 on a 0, mais si on enlève encore 10, on n'a pas 0, on a -10. Et quand on est à -10, c'est une amende ou une taxe appelez-la comme vous voulez, mais on sent que le processus tend à aller par là si on suit cette logique. Et il n'y a pas de raison particulière de ne pas l'appliquer. Peut-être trouverez-vous cela pessimiste, mais c'est le contexte. Moi, par exemple, je me trouve de fait en concurrence avec Canal+ ou des grosses entreprises comme Universal, et le problème, c'est que ces concurrents ne veulent pas *une grosse part du gâteau*, ils veulent juste *tout le gâteau*. Pour les films, c'est très net parce que si l'on ne peut pas trouver d'argent pour la production, on ne peut pas trouver de diffusion car même l'art et l'essai est aujourd'hui tout aussi monopolisé par les gros groupes que d'autres secteurs du cinéma : tout est, comme on dit, « verrouillé ».

C'est un trait nouveau vis-à-vis de la richesse qu'on observe depuis les années 2000 : « pour que j'existe dans ma richesse, il me faut des pauvres », « ma richesse ne vaut que si j'écrase les gens à côté sinon je ne suis pas content », « j'existe si tu disparais ». On mobilise la pulsion de mort ce qui paraît assez inquiétant. C'est un des problèmes de la pauvreté.

Parmi mes projets, j'ai une petite chanson que je suis en train de préparer sur les mecs qui ont rien compris à la vie. Je vais essayer de vous l'interpréter, j'en suis au tout début du travail :

« Oh, oh, oh, les mecs qu'ont rien compris à la vie
Ne jouent pas un mince rôle dans le monde d'aujourd'hui
(...) Ta, ta, ta, se sont pas faits tout seuls contrairement à ce qu'on dit »

Tout à 80% !

Donc voilà pour cette chanson. A présent je voudrais vous montrer une autre petite vidéo qui m'avait assez marqué en 2010, avec ce personnage qui s'appelle Nodar Kumaritashvili.



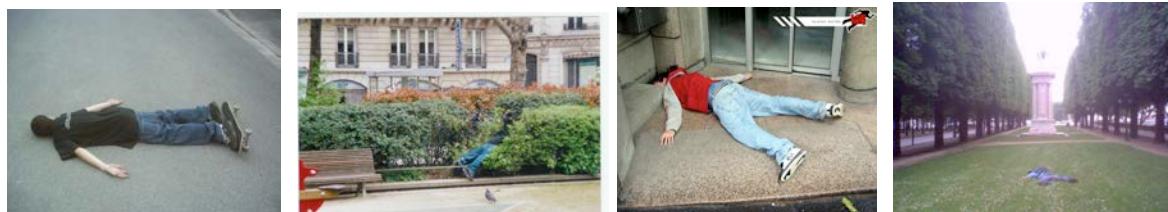
La musique est un peu grandiloquente d'autant que l'événement super horrible. Ce lugeur avait 19 ans quand il est mort dans un entraînement à Vancouver, il s'est pris un poteau et comme il allait en luge à 200 à l'heure, il y est resté. Et ça m'a fait beaucoup réfléchir à la question suivante : comment se fait-il qu'une activité aussi marrante que la luge puisse déboucher, à force de maîtrise, sur un accident mortel ? Alors j'ai pensé à Nodar Kumaritashvili. Je me suis dit que ce garçon faisait de la luge, là il avait 19 ans. Admettons qu'il commence la luge à 6 ans et qu'il adore ça. Voilà : en 1997, Nodar Kumaritashvili a 6 ans, il est bon en luge et il s'amuse. Qu'est-ce qu'on fait en luge ? On fait des glissades, on tombe, on se prend des gamelles, mais ce n'est pas grave. On peut tomber sans se faire si mal. Comment se fait-il que, ensuite, dans son parcours, il se perfectionne jusqu'à se tuer ? Cela me fait penser à la phrase d'Olivier Peyricot sur le design et le postdesign, sur le fait que « le design sera toujours pour la forme, contre la vie ». Cette vidéo me fait exactement penser à l'idée qu'il y a toujours une part morbide dans l'idée de courir après la perfection, qui est peut-être un danger, quelque chose à éviter. Dans mon entreprise personnelle, pour prendre en compte cet exemple mais aussi d'autres, je me suis fabriqué un slogan de travail pour ne pas trop perfectionner, « chiader » (chiader ça va pour la traduction ? ok, chiader est passé en anglais). Ce slogan de travail, c'est « tout à 80 % », qui veut dire qu'il ne faut pas vouloir faire 100 %, que tout à 80 % sera déjà pas mal, car ça laisse les choses assez vivantes.



C'est un peu comme ça que je travaille. « Tout à 80 % » veut dire qu'au lieu de faire les choses de manière parfaite, on se dit que l'on va garder de l'imperfection. Soyons clairs, je ne suis pas pour l'amateurisme, je suis comme vous conscient de la mauvaise qualité des réalisations d'amateurs, et souvent consterné, donc je ne défendrai pas particulièrement l'amateurisme. Mais quelque chose comme 80 % peut être un taux intéressant et effectivement le travail que je fais avec tous les comédiens, les acteurs amateurs, dont je pourrais peut-être parler après le film, est lié à cette question. C'est notamment, pour moi, lié au fait que tous les gens avec qui je travaille quand je fais des castings, quand je vois des gens qui ne sont pas des professionnels, ont des singularités vraiment très, très étonnantes. C'est toujours étrange parce que ce sont toujours des gens pour qui la vie ordinaire n'est pas suffisante. Donc ils veulent plus. C'est agréable de travailler avec eux, avec des gens qui veulent plus, qui sont motivés. Ils veulent, ils sont différents de quelque modèle que ce soit, et cela me plaît beaucoup.

Pratiques amateurs et moyens pauvres pour nourrir d'autres types de films

Je m'intéresse aussi beaucoup pour mes films aux productions d'images amateurs qu'on trouve sur Internet et qui sont, souvent par vagues, des imitations. Des mêmes. Il y a eu une pratique notamment qui m'avait intéressé, que j'avais exercée aussi. C'était vers 2002-2003, une sorte de mode où l'on se prenait en photo en train de se jeter dans les buissons. C'était un truc assez fun, moi-même, je l'ai fait plusieurs fois – ici c'est sur un site, les gens se jetaient... Et puis cette mode a évolué, je vais vous faire un petit historique de ce que j'en ai compris : on comprend avec cette image, on a enlevé le buisson. Vous voyez, là c'est un blog, on est le 4 juillet 2004 et il ne s'agit plus que de montrer son corps mort. Ce n'est pas de l'art, mais quelque chose que font les amateurs.



J'ai toute une collection de ce type de choses, là voilà, là j'adore, c'est une des plus réussies de toute cette série, avec le skate. Vous observez déjà une petite évolution : ça devient stylisé ; la silhouette en rouge fait vraiment semblant d'être morte. Cette pratique a ensuite évolué et le monde anglo-saxon a trouvé un truc encore plus sophistiqué qui est de faire du « planking », c'est-à-dire faire la planche.



Du coup, c'est très stylisé, on ne se dit pas : « elle est morte », mais « elle fait semblant d'être morte ». Ici, elle fait semblant d'être morte sur la plage, lui fait semblant d'être mort au magasin. En Asie, ça a donné des choses assez étranges : ces filles s'appellent les Pujie Girls, elles ont cette pratique qui est entre le « planking » et le « deading » et elles le font comme action politique, dans le métro à Taipei, comme une sorte de manifestation assez stylisée, pour revendiquer des droits pour les femmes à Taiwan. Voici la version japonaise, très chouette, mais qui s'apparente davantage à une danse de la mort.



Cela m'intéresse notamment pour ce que je prépare en ce moment et qui m'occupe la plupart du temps. C'est un projet qui s'appelle *Le forum des rêves*, dont je vais vous parler maintenant.

C'est un forum vidéo. Ça se passe comme un forum internet, mais en film : les contributeurs apparaissent tous filmés. Et c'est un faux forum, c'est une fiction, j'ai écrit tout le texte comme un scénario de film : cela donne des épisodes qui sont rangés dans des catégories par sujet, avec chacun une problématique du rêve, deuxième problématique, etc. Donc c'est vraiment de la fiction mais qui emprunte la forme d'un forum. Et le truc en fait, dans ce forum des rêves, c'est que les gens peuvent enregistrer leurs rêves sur leur téléphone mobile, vous voyez, avec une petite application. Donc au réveil, le matin, ils peuvent trouver et se remémorer leur rêve et éventuellement, le mettre sur internet, pour ensuite en discuter avec les autres. Vous imaginez bien que les gens couchés comme ça, ça m'intéresse à fond, parce que s'intéresser aux rêves, c'est s'intéresser à la puissance qu'ont les gens quand ils sont couchés. Ces éléments-là m'intéressent pour *Le forum des rêves*. Pour ce forum, j'organise des castings, puisque très concrètement, dans l'ensemble du forum, il y a 10 épisodes et il y a 20 rôles différents par épisode à peu près. Je cherche donc 200 acteurs, ce qui peut prendre un temps assez considérable, je travaille, et je tourne à peu près une semaine par mois en ce moment, ce qui est

assez chouette mais un peu fatigant. Je tourne dans beaucoup de villes différentes, de Dunkerque à Nantes ou Montpellier, de Paris ou Liège à Toronto ou à Casablanca. C'est un peu comme si je faisais Internet mais à pied. La semaine prochaine, je vais tourner à Montpellier et ensuite je vais monter : c'est-à-dire que les gens que je filme à Montpellier vont dire une réplique et la personne qui leur répondra sera ailleurs. Ce sera peut-être Dunkerque... Vous voyez, cela fait un montage qui restitue une épaisseur sociale qui m'intéresse beaucoup dans ce que les gens ont de singulier à chaque endroit. Et là encore, en général, je prends tout le monde, je vais donc vous montrer une image de casting avec une personne, ici c'est moi et là, c'est la personne qui jouera le rôle d'Agnès dans l'épisode 6.



La chose intéressante pour votre réflexion et votre action sur votre sujet « Design, Poverty, Fiction », ce sont les problèmes assez particuliers que pose l'activité d'un forum internet par exemple, ou bien comment fonctionne une webcam ? On n'est alors plus du tout dans la logique des films comme on les fait habituellement et pour lesquels vous savez que le regard caméra relève de l'interdit. Mais en fait il y a quelque chose d'encore plus interdit, qui est de montrer la présence de la caméra, c'est-à-dire que même quand Belmondo, dans l'exemple célèbre d'*À bout de souffle*, parle à la caméra en disant : « si vous n'aimez pas la mer, si vous n'aimez pas la montagne... allez vous faire foutre ! » ou quelque chose d'approchant, il parle à la caméra et en fait il parle aux spectateurs, mais on ne peut pas intégrer la caméra ; l'avantage, enfin ce qui m'intéresse beaucoup dans ce projet de forum, c'est que la caméra apparaît. Elle est nettement là : on sait que les gens se filment eux-mêmes, ce qui change complètement le statut de cet art de faire des films.

Conclusion pour un nouveau personnage : la caméra



Je vais vous montrer mon matériel de tournage qui tient dans cette petite pochette : je me suis fabriqué quelque chose comme une webcam portable, c'est tout un matériel, et j'ai mis là les noms pour ceux qui aiment la technique. Tout est là. La

carte, la batterie et le chargeur. La carte SD est une Kingston 16GB classe 4, le micro casque c'est un Logitech, une marque suisse qui fait de bons casques, l'enregistreur Zoom H1, piles LR6 Duracell. J'ai mis un grand angle sur la caméra afin qu'elle corresponde vraiment à une webcam. C'est un matériel qui est efficace car assez compact, il ne prend vraiment pas beaucoup de place. Je veux ici remercier le travail que font les Japonais depuis de nombreuses années pour faire du matériel de plus en plus compact, ils y arrivent bien.



Je peux ranger ça dans mon armoire. En rouge, vous avez le matériel de tous mes autres films : c'est mon pôle technique à la maison. Je dis ça en plaisantant, mais cela dit, il y a vraiment un enjeu dans l'endroit où on situe la caméra. Par exemple, plus j'avance dans ces tournages de forum, plus je perçois que la caméra va jouer plusieurs personnages : la webcam d'ordinateur, celle qui est ici, la caméra du téléphone qui est déjà un deuxième personnage assez différent, et puis la vraie caméra, comme celle qui est là-bas et qui fait des captations, et aussi, la caméra de surveillance. Je compose le film avec le point de vue de tous ces personnages de caméras, comme en littérature on s'est posé à un moment la question du narrateur : j'ai l'impression de toucher à ce genre d'objet.

Voilà pour *Le forum des rêves*, et avant de finir cette intervention et de retomber dans le monde réel, il me paraît judicieux de résumer ce qu'est « filmer sans argent ».

Je crois qu'on peut dire que c'est d'une part un assez joli fantasme héroïque, et d'autre part, quelque chose d'à la fois complètement nul, pénible et d'ailleurs pas possible. Mais on ne peut pas faire autrement parce qu'il y a des contraintes qu'on subit et qu'on est obligé de surmonter si l'on veut faire quand même ce qu'on souhaite. Dans le même temps, on peut choisir assez délibérément d'accepter ce genre de contraintes. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui, je vous laisse faire la synthèse et maintenant hop ! je retombe dans la vie réelle. Voilà, je vais éteindre l'ordinateur, c'est réel.